



HAL
open science

Le guide touristique, un outil pour une possible histoire de l'espace: autour des guides de Lyon 1800-1914

Pierre-Yves Saunier

► To cite this version:

Pierre-Yves Saunier. Le guide touristique, un outil pour une possible histoire de l'espace: autour des guides de Lyon 1800-1914. Géographie et cultures, 1993, n° 13, p.35-54. halshs-00002779

HAL Id: halshs-00002779

<https://shs.hal.science/halshs-00002779>

Submitted on 5 Sep 2004

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE GUIDE TOURISTIQUE, UN OUTIL POUR
UNE POSSIBLE HISTOIRE DE L'ESPACE: AUTOUR DES GUIDES DE LYON 1800-
1914

Le guide touristique est le compagnon contemporain du découvreur de cités. Les collections s'en multiplient, au fur et à mesure que les clientèles sont mieux ciblées: les présentations, la teneur des textes, le langage, varient selon que l'on s'adresse aux jeunes, aux aventuriers, aux hommes d'affaires, aux gastronomes ou aux amateurs d'art. Le guide du XIX^e siècle est l'ancêtre encore proche de ces ouvrages d'aujourd'hui. Dans leurs livrées traditionnelles de nos années 1990 (robes bleues et vertes du Michelin), les guides touristiques présentent une des formes les plus poussées de l'éclatement d'un espace en une sélection de points, de lignes et de sous-espaces. Les monuments et les panoramas, les itinéraires conseillés et les quartiers historiques éclatent la campagne comme la ville en endroits distincts, non contigus, et valorisés par la répartition des étoiles, des "*recommandés*", des "*à ne manquer sous aucun prétexte*". Si le contexte touristique est fort différent de celui du XIX^e siècle avec l'avènement d'un tourisme dit "de masse"? les méthodes de présentation sont directement issues de cette période, où on les voit se mettre en place. Le but de ces guides n'a d'ailleurs pas changé fondamentalement: il s'agit toujours de donner au touriste une liste des lieux à visiter agrémentée d'un appareil pratique (hébergement, restauration, transport) d'importance variable mais toujours présent. Deux impératifs majeurs s'entremêlent en ce qui concerne plus particulièrement le séjour dans une ville: la volonté de description de cette cité dans son histoire et sa matérialité, et la nécessité de présenter une image organisée de cette cité de façon à ce que dans un temps donné le visiteur puisse

contempler tout ce qui est digne de l'être. En effet, le guide se veut à la fois cicérone disert et érudit, et "tour opérateur" efficace et concis.

C'est au sein de ce débat que s'écrit l'histoire des guides touristiques au XIX^e siècle. La forme littéraire du "guide" est alors encore récente, et toutes les règles n'en sont pas fixées. G.Chabaud et P.Monzani, dans leur travail sur les guides de Paris aux XVII^e et XVIII^e siècles, décrivent ces hésitations de la forme et établissent les circonstances de l'apparition du genre. Le guide est alors la relève toute fraîche du cicérone vivant, avec lequel il reste en concurrence serrée aussi longtemps que le voyage demeure l'affaire des seuls "gens de qualité". Les 49 ouvrages qu'examinent les deux auteurs manifestent par leur hétérogénéité la variété des chemins empruntés. En termes de titres, de formats, de structures, les types de guides sont nombreux, et l'évolution vers une certaine uniformité n'est sensible qu'à très long terme. Encore ne se fait-elle pas sentir également sur tous ces points. Ce qui est par contre commun à tous, c'est le but revendiqué: être utile, répondre à une demande d'information formulée par le voyageur et lui proposer une ville à voir et à vivre. Lentement mais sûrement, le guide sort alors du genre de l'éloge pour entrer dans celui de l'information. Au XIX^e siècle, il va achever cette longue mutation en perdant ses derniers aspects littéraires pour devenir utilitaire, avec un tournant décisif dans les années 1860 pour les formes extérieures (format, volume) aussi bien que pour les procédures stylistiques et opératoires du genre. C'est en tout cas ce que révèle un travail accompli sur plusieurs dizaines de guides touristiques concernant la ville de Lyon au XIX^e siècle. Si on peut encore au milieu du siècle lire un guide comme on l'aurait fait d'un récit de voyage ou d'un recueil d'anecdotes historiques ⁽¹⁾, cela n'est plus possible dans les années 1890-1900 où la tâche prend un caractère de punition.

¹ On retrouve là un peu de cette évolution que Roger Chartier a mise en évidence à propos des "Secrétaires", ces manuels d'écriture qui pouvaient se lire comme des romans avant d'évoluer vers une forme plus fonctionnelle.

Notre but ici n'est pourtant pas de dresser une typologie évolutive des guides de Lyon au XIX^e siècle, ni de parler de ces guides pour eux-mêmes. C'est en tant qu'acteurs et témoins des procédures de perception et d'appréhension de l'espace que nous les suivrons ici. Deux questions nous guideront, et l'on s'efforcera de saisir comment la dimension spatiale organisait la découverte de la ville, mais aussi de comprendre ce que le guide touristique révèle du statut de la dimension spatiale dans l'exercice d'une pratique narrative et explicative. Autrement dit, le guide semble pouvoir être un outil pour mener à bien une tâche qui intéresse aussi bien l'historien que le géographe: faire l'histoire de l'espace comme catégorie de description, d'appréhension et d'action sur le monde social.

Voilà les questions qu'on se posera ici à partir d'un corpus de 71 ouvrages connus comme "Guides de Lyon" et consacrés uniquement ou en très grande partie à cette ville (SAUNIER 1992, chap.1). Ces 71 ouvrages, soit 50 titres si on tient compte des rééditions, couvrent une période qui va de 1807 à 1914, où chaque décennie fournit ses cinq ou six titres sans qu'il y ait de véritable explosion de la production. Tout au plus peut on noter un plus grand nombre d'ouvrages au tournant du XIX^e siècle, à cause de la réédition annuelle des livrets guides du Syndicat d'Initiative de Lyon à partir de 1902. Si l'on part de 1807, le livre de l'Abbé Aimé Guillon publié à cette date par un libraire éditeur lyonnais n'a guère comme antécédents que les ouvrages de Jean De Bombourg ou d'André Clapasson, qui datent de la première moitié du XVIII^e siècle. Cent sept ans plus tard, les derniers ouvrages pris en compte sont explicitement des guides touristiques, édités par des institutions officielles ou semi officielles comme le Syndicat d'Initiative ou le comité de parrainage de l'Exposition Internationale Urbaine de 1914. On peut penser que beaucoup de choses ont changé entre ces deux dates.

L'ORGANISATION DE LA DECOUVERTE

Typologie de la découverte

Même si la Description de la ville de Lyon d'André Clapasson est organisée dès le XVIII^e siècle selon une boucle à travers la ville (début et fin place Bellecour) qui comporte des étapes successives, à l'instar du guide parisien de Brice (1684) dont il se réclame, cette mise en itinéraire de la ville est un mode d'organisation longtemps négligé ⁽²⁾. Le principe en avait pourtant été repris par Mazade d'Avèze en 1810, qui structurait alors son gros livre de 684 pages en "*promenades*" décrites successivement sous un prétexte épistolier. Mais le concept d'itinéraire et le travail autour de cette forme n'y sont guère développés, et Mazade semble plutôt l'avoir retenu comme un principe d'écriture et de narration commode. Les publications suivantes oublient totalement l'itinéraire. Cochard ou Chambet, les pionniers du guide de Lyon dans ces années 1810-20, se plaisent alors dans des structures bien différentes.

Dès 1815 Chambet met en place ce qui constitue le plan de la quasi totalité de ses ouvrages: le lecteur se trouve en face d'une organisation plus implicite qu'explicite, tant dans la mise en page que dans la conception, qui découpe le texte en rubriques du type "*origines de Lyon, situation moeurs, savants*", "*places*", "*ponts*", "*quais*", "*églises*", "*divers bâtiments publics et curiosités*", "*faubourgs*", "*renseignements divers*". Dès la première édition, on a déjà du mal à trouver les critères qui ordonnent cet inventaire: est-ce la nature des bâtiments, leur fonction, la situation topographique des lieux? Les éditions suivantes rendent encore plus confuse cette organisation. En 1818 s'ajoutent les rubriques "*promenades intérieures*" et "*monuments et promenades extérieures*", en 1839 "*rues de Lyon*", en 1853 "*voitures publiques*" et ainsi de suite. Mais jamais on ne trouve d'indications précises sur les cheminements à suivre pour atteindre les lieux ou édifices cités, au milieu d'un fouillis typographique où les titres de rubriques ne figurent

² Pour une comparaison avec une ville et une époque toute différente, voir le chapitre "inventorier Rome" du livre de Gérard LABROT.

parfois même plus, alors qu'on s'égare entre les "*appendices*" de mise à jour (qui peuvent contenir jusqu'à 72 pages, placées en tête d'ouvrage) ou les présentations "*statistiques*" de la ville en fin d'ouvrage. C'est en fait un véritable plan d'inorganisation qui marque les guides de Chambet, fleurons du guide de Lyon en cette première moitié de siècle.

L'organisation employée par Cochard, si elle a pour l'historien le mérite d'être plus nette, n'en était peut-être pas forcément plus utile pour le voyageur. Dans ses quatre ouvrages sur Lyon, qu'ils aient ou non le titre et l'objectif explicite de guider le touriste, Cochard conserve peu ou prou le même plan. Après le précis historique ("*fondation de cette ville, sa situation, ses avantages, son commerce*") et les rubriques consacrées aux faubourgs et aux ponts de la ville, il subdivise son texte en quatre grandes parties: "*monuments antiques*", "*monuments consacrés au culte*", "*monuments monastères et communautés religieuses*" et "*établissements publics*", à l'intérieur desquelles les articles sont rangés par ordre alphabétique. La classification est donc purement chronologique, basée sur l'âge des constructions ou des objets ⁽³⁾, sans aucune considération d'ordre pratique destinée au voyageur. Ses ouvrages qui contiennent pourtant une excellente table des voies publiques, un plan où elles figurent quasiment toutes et une bonne liste de renseignements divers et pratiques, ne manifestent finalement guère, autrement que dans le discours de préface, le souci d'"*épargner des recherches et des démarches infructueuses*" au voyageur. Ce membre de l'Académie des Beaux-Arts et Belles-Lettres de Lyon, appelé autrefois à participer à l'entreprise de statistique descriptive menée par l'Etat napoléonien, en reste finalement à l'inventaire érudit, sans chercher à inventer un énoncé qui corresponde aux fonctions qu'il prête à ses ouvrages. On mesure là encore combien le genre du guide est loin de s'être totalement affirmé.

³ Par monument, Cochard entend aussi bien les aqueducs romains que les tessons et vieilles pierres des collections particulières d'antiquités.

Les débuts de l'organisation spatiale

A partir des années 1840, les auteurs font des efforts pour adapter la structure de leurs ouvrages à leur objet. Si le Guide du voyageur à Lyon de J.Lions est encore marqué par le fatras des rubriques à la Chambet (ponts, places, promenades...), ce désordre voisine avec une répartition des curiosités selon les grandes divisions topographiques que donnent les deux cours d'eau qui traversent la ville. Peu après, le Guide de l'étranger à Lyon de Combe et Charavay marque une nette évolution dans la conception du plan des guides. Dès la préface, les auteurs prônent l'usage de la division topographique qui permet à l'étranger de voir tout ce qu'il faut voir dans un espace fixé sans revenir sans cesse sur ses pas comme c'est le cas lorsque la description est faite par "genre" de curiosités. Ils choisissent donc de consacrer un chapitre à chacun des arrondissements de justice de paix que compte la ville ⁽⁴⁾, tout en gardant quelques rubriques spéciales où sont repris certains objets (quais, ponts, fortifications, fabriques d'étoffes). En dépit de cet effort, il faut noter qu'il n'y a pas de définition précise et ordonnée du parcours du voyageur à l'intérieur de ces espaces bien circonscrits : si on suit le texte des auteurs, on s'expose à des allées et venues qu'un touriste pressé (mais y en avait-il alors?) qualifierait d'inutiles.

C'est en fait en 1852 que ce touriste pressé putatif reçoit satisfaction, dans un guide anonyme intitulé Voyage de Châlon à Lyon en bateau à vapeur. Est-ce pour donner une image moderne à ce moyen de transport en butte à l'emprise croissante du chemin de fer? Ou plus prosaïquement parce qu'il s'agit d'un "voyage" dont il faut faire sentir la durée? Toujours est-il que l'auteur décrit deux itinéraires pour un séjour de deux

⁴ Méthodes inaugurées par certains guides parisiens du XVII^e siècle qui dans leur présentation générale de la ville examinaient un à un les quartiers de police. Plus largement, on peut observer que le guide est une mise en ordre de l'espace urbain, au même titre que le découpage administratif.

jours à Lyon, durant lesquels le voyageur peut s'adonner à un parcours qui fait intervenir les divers monuments et curiosités de la ville à des moments précis. Ainsi le visiteur respectueux du texte doit-il se trouver le soir au bout du pont du Palais de Justice à contempler les lumières sur les coteaux de la ville: la gestion du temps, de l'espace et des émotions vont de pair pour donner plus d'intensité au voyage.

L'itinéraire

Un tel type d'organisation reste pourtant sans équivalent jusqu'en 1864, quand Adrien Péladan et surtout Chambet adoptent cette configuration. Le Guide de l'amateur et de l'étranger à Lyon et dans les environs d'Adrien Péladan organise sa description à l'intérieur des trois ensembles dessinés par les cours d'eau ⁽⁵⁾, en présentant pour chacun un itinéraire qui mène de curiosité en curiosité. Cependant cet itinéraire n'est à aucun moment explicite: on n'indique pas au promeneur le nom des rues qu'il doit prendre, et il doit se livrer lui même au complexe travail de repérage. L'Itinéraire, Lyon vu en trois jours de Chambet est beaucoup plus novateur. Certes, l'auteur n'a pas abandonné dans cet ouvrage sa non-organisation habituelle ("*les plus belles places*", "*manière de vivre pour les voyageurs*"...) et n'omet pas d'inclure son traditionnel "*appendice*" cette fois consacré aux "*prétendus journalistes*" qui calomnient Lyon dans les journaux parisiens. La nouveauté se met en fait en place à côté de ces structures classiques. Dans cet ouvrage compact de 102 pages (dont 42 de publicité), quinze pages décrivent un itinéraire en trois jours, construit pour le voyageur qui loge "*dans l'intérieur de la ville*" entre L'Hotel de Ville et Bellecour. Dans un style très sec et souvent proche de l'énumération, un circuit bien précis indique au voyageur ce qu'il faut voir, la direction dans laquelle il faut regarder et parfois même l'impression qu'il est censé

⁵ Rive droite de la Saône, partie située entre les fleuves, rive gauche du Rhône.

éprouver. Chaque jour, chaque soirée sont ainsi employés à la découverte d'un Lyon balisé à l'extrême. Cette fois, les indications quant au cheminement du voyageur sont en effet très précises: quelles rues prendre, où bifurquer, tout est précisé, et l'Itinéraire est remarquable par cette manière de rationaliser l'emploi du temps et de l'espace.

Cette performance reste longtemps isolée. On remarque quand même que les guides des années 1870 sont plus souvent organisés par "quartiers" ou par arrondissements municipaux, même s'ils sont encore nombreux à conserver un plan organisé en rubriques du type "ponts et quais", mais les itinéraires ne réapparaissent pas avant 1882. A cette date, l'Itinéraire général de la France: de Paris à Lyon place en début de son guide un "itinéraire rapide en deux jours" qui énumère les lieux à visiter. C'est alors que se généralise le procédé. A partir des années 1880, tous les guides font de l'itinéraire le pivot de leur description. Les uns juxtaposent des rubriques "traditionnelles" à des itinéraires rapides et peu détaillés, certains ne donnent que peu d'indications précises sur les déplacements dans des itinéraires fantaisistes, d'autres plaçant l'ensemble de leur propos dans le cadre d'un circuit précis qui mêle les indications de déplacement aux phases descriptives. Mais tous utilisent peu ou prou cette mise en trajets de la ville que provoque l'itinéraire.

Il est juste de relativiser le rôle des grandes collections nationales dans cette marche vers la standardisation de la visite. Le guide Joanne, tout en donnant des itinéraires rapides, ne renonce jamais à utiliser les quartiers ou les types de monuments (églises, ponts...) comme formes principales d'organisation, et ce sont en fait les guides d'origine locale qui poussent le plus loin la nouvelle forme. Une semaine à Lyon (1894) donne ainsi, pour un temps de séjour "idéal", un itinéraire quotidien qui permet "*de visiter la ville dans tout ce qu'elle a d'intéressant*". Le Plan guide de Lyon et de ses environs du journaliste lyonnais Paul Duvivier fournit de son côté une estimation en heures et minutes des six itinéraires qu'il dessine à travers la ville. La série des guides Pol quant à elle se remarque tout particulièrement par ses efforts pour calibrer ceux du

voyageur puisque dans le Guide pratique de Lyon (1909), chacune des six promenades décrites se voit attribuer une note qui va de "*sans intérêt*" à "*très recommandé*". Quant aux livrets-guides du Syndicat d'Initiative de Lyon, ils adoptent dès leur avènement la forme itinérante et la déclinent selon la durée du séjour: en un jour, en trois jours, en une semaine, chaque temps a son espace. Dans la description générale elle-même, les quartiers sont décrits sous la forme d'une promenade bien claire où l'énumération l'emporte largement sur la description.

En fait, chaque guide a désormais son "*itinéraire conseillé*", son parcours pour "*ceux qui n'ont que quelques jours à passer dans cette ville*". Le temps et l'espace sont devenues des dimensions à gérer conjointement pour assurer la satisfaction d'un voyageur qui peut ou qui doit aller de plus en plus vite.

La modification du voyage et du tourisme touche ainsi le guide dans sa manière de présenter la ville. Par des mouvements convergents qui touchent à ses formes extérieures, aux modifications de ses conditions de production, de ses structures d'organisations, de ses procédés rhétoriques et stylistiques, le guide touristique assèche de plus en plus son propos, en tendant vers une efficacité maximale, en tout cas vers une forme épurée qui se présente sous forme d'itinéraires très secs où tout est beau, très beau, voir plus beau que partout ailleurs. Il est notable que cette évolution se fasse sans discordance majeure entre les guides, qu'ils soient d'origine locale ou extérieure. Soumis aux mêmes mutations générales, les guides partagent aussi une absence de regard critique sur leur objet, et une vision commune de celui-ci.

Dans ces caractéristiques nouvelles où l'espace est en apparence roi, puisqu'il donne au guide sa trame aussi bien que la matière de son propos (avec les descriptions des monuments en terme de taille ou de volumes), qu'en est-il vraiment de la manière dont cette dimension spatiale est appréhendée? Qu'en avait-il été avant ces modifications? C'est cette importance apparente de l'espace dans la structuration et

l'usage des guides qui rend nécessaire de se pencher sur son statut exact dans le guide. C'est en effet à travers cette dimension spatiale, cette épaisseur du terrain, que le voyageur découvre Lyon alors que semble s'effacer la profondeur chronologique de cette découverte.

MONTRER, DÉMONTER, SENTIR L'ESPACE

Ce que le plan donne à voir

Préciser les conditions dans lesquelles l'espace lyonnais est découpé, tracé et représenté sur les plans accessibles au voyageur semble une démarche préalable raisonnable. Ces plans, inclus dans le guide ou achetés à part, ne sont pas de qualités égales. Nombreux de ceux qui ont été repertoriés dans cette recherche ne permettaient pas un repérage facile dans l'espace urbain proposé à la promenade. L'existence de plans si petits qu'ils en deviennent illisibles accrédite l'idée que leur présence reste longtemps du domaine de l'illustration, valable dans le cadre d'une pratique touristique particulière (utilisation du fiacre). Il est intéressant à cet égard de rappeler l'initiative de Cochard et de son éditeur qui proposent en 1815 un plan quadrillé à la manière de nos plans actuels, à la seule différence que des lettres y figurent aussi bien en abscisses qu'en ordonnées. La portée de cette innovation semble néanmoins réduite par le fait qu'aucun lieu n'est référencé par rapport à ce quadrillage, ni dans le texte ni dans la légende du plan. C'est donc encore sur des supports plats et sans repères que le dessin de la ville est posé. Pourtant, le quadrillage des plans est une procédure déjà ancienne. Depuis 1676 et le plan de Jouvin de Rochefort, le quadrillage et la liste alphabétique de rues et de lieux qui l'accompagnent se sont multipliés dans les guides parisiens (CHABAUD et MONZANI 1979), et la formule est connue à Lyon puisqu'on la retrouve

employée dans le plan officiel des nouveaux pennonages en 1746-47 ⁽⁶⁾. Elle ne s'impose pourtant pas dès les débuts du guide de Lyon, à l'instar de ces autres formes de rationalisation que sont l'itinéraire ou le plan lui-même.

Ces plans, lorsqu'ils existent, sont fidèles à la réalité en ce sens qu'ils ne déforment ni les volumes ni les lignes. Plans géométriques, ils ont évacués les scories du plan scénographique (personnages, objets...) qui marquent encore les plans du XVIII^e siècle. On note néanmoins la longue survivance de l'orientation horizontale (selon l'axe des fleuves), qui est celle qui assurait le meilleur développement aux vues perspectives. Ce n'est que tardivement que l'orientation cardinale s'impose au plan du guide ⁽⁷⁾, aidée en cela par les mutations d'une ville qui se développe sur la rive gauche du Rhône. Le plus souvent, le voyageur du XIX^e siècle se trouve donc en face d'un plan qui ne prend sens que rapporté à un élément réel (la situation des fleuves), ce qui revient à priver ce mode de contrôle de l'espace et des déplacements d'une grande partie de son pouvoir, qui réside dans sa structure cardinale abstraite.

Mais le plan ne donne pas toute la ville au voyageur. Les contraintes du format, de la lisibilité (quand elles sont respectées) et la présence de légendes plus ou moins volumineuses font disparaître une partie de Lyon au regard du lecteur. Les confins de la ville, dans toutes les directions cardinales, font en général les frais de cette première opération de cadrage. Le centre des affaires et du commerce, qui s'étend entre Rhône et Saône, se retrouve ainsi invariablement au centre géométrique de nos plans. Comme il contient aussi la plupart des monuments qui intéressent le guide, il est vrai qu'il ne saurait guère être évincé, pas plus d'ailleurs que la rive droite de la Saône où trône Notre Dame de Fourvière, ou que les pentes de la colline de La Croix-Rousse où se niche la richesse commerciale et productive de Lyon. L'ignorance de certaines zones par les plans de nos guides est aussi (outre les contraintes matérielles citée plus haut et

⁶ Archives Municipales de Lyon, 3S 693.

⁷ Comme d'ailleurs à tous les plans de Lyon, puisque c'est dans les années 1880 que l'orientation à l'Ouest est supprimée au profit de l'orientation au Nord.

qui sont sans doute primordiales) liée à l'absence de "*monuments*" ou de "*curiosités*" répondant aux intérêts des guides.

Mais elle n'est pas non plus exempte d'une réelle volonté de dissimulation: est-il en effet souhaitable de montrer au voyageur où se trouvent ces quartiers industriels sordides qu'on qualifie "*d'inintéressants*"? Doit-on vanter la presqu'île Perrache remplie de ce que les guides appellent dans un habile euphémisme des "*établissements utiles*" (prisons, abattoirs, entrepôts...)? Comment pourrait on faire figurer à côté de somptueux monuments l'industriel faubourg de Vaise? N'est-il pas finalement bien agréable de pouvoir un instant rayer de la carte le quartier sordide de La Guillotière où s'accumulent les filles publiques et les repris de justice, additionnés d'ouvriers "*très dangereux en temps d'émeute*". Dans un contexte qui reste globalement celui de la description enchantée des curiosités locales, ces points négatifs n'ont pas leur place dans le guide. Ainsi nombre de plans hésitent-ils à s'aventurer sur la rive gauche du Rhône, et s'arrêtent sur ses quais, sur l'avenue de Saxe ou au mieux sur la ligne des fortifications. Le franchissement successif de ces limites, qu'on constate dans les guides au fur et à mesure qu'avance le siècle et qui est sans rapport exact avec les rythmes de l'accroissement urbain, reste à tout jamais étranger à la mystérieuse banlieue. C'est que le guide n'a pas pour fonction de restituer la ville telle qu'elle est, mais bel et bien de la mettre en scène sous son meilleur jour. C'est dans cette opération que l'espace est utilisé, soit dans la manière dont on joue des partitions spatiales, soit dans les systèmes de perception mis en oeuvre.

Diviser l'espace

Dans leur présentation de la ville, ou dans le cours de leur texte, la quasi totalité des auteurs partagent la ville en morceaux. Cette partition, qui sert autant à orienter le visiteur qu'à ordonner la description de l'auteur, fait aussi partie d'une stratégie qui

consiste à diviser la ville en quartiers repérables de sorte que le visiteur "*en fixe mieux le souvenir*", l'auteur du guide affirmant par là sa vocation "stratège de la mémoire". Restent à saisir les critères de cette division. Si la partition "physique" de la ville revient sous la plume de tous les écrivains, le découpage en quartiers aux différentes "physionomies" sociales ou professionnelles n'est pas ignoré. Ces divisions établies sur différents critères nous décrivent un Lyon éclaté en entités finalement assez peu surprenantes.

La division "physique" de la ville est la plus souvent utilisée, et on la retrouve en général dès les premières lignes du guide. Elle utilise de préférence ces éléments naturels que sont les cours d'eau et le relief, avec une préférence pour le premier de ces éléments. La division verticale en trois parties calquée sur le Rhône et la Saône surdétermine ainsi le binôme plaines-collines qui stratifie la ville en deux couches. Cette préférence est liée avec la manière dont les guides présentent la ville à l'oeil du visiteur: sur un plan, ou dans un texte, les grandes coupures des fleuves se rendent plus aisément et se délimitent mieux que des courbes de niveaux ou des altitudes. Mais cette attention portée aux fleuves vient plus sûrement encore de leur importance. Par leur place dans l'activité commerciale de Lyon, par leur situation au milieu du tissu urbain autant que par leurs colères périodiques, ils lui sont en effet depuis longtemps source de recettes et de dépenses, prétextes à joies et à douleurs.

La Saône et le Rhône sont des personnages de la vie quotidienne urbaine qu'il est impossible de contourner, pas plus physiquement que moralement. Les acteurs d'une partition en relief de la ville ont peut-être moins de consistance. La colline de Fourvière est occupée depuis trop longtemps (ville romaine) pour être ressentie comme un obstacle à la circulation ou comme une coupure, et elle est située à la périphérie de la ville tout comme celle de la Croix-Rousse. Malgré les phénomènes d'une importance capitale qui marquent les deux collines au XIX^e siècle (le développement du culte marial pour l'une, l'implantation des ouvriers en soie pour l'autre), la délimitation par les voies

d'eau, plus sensible et plus commode, reste prédominante. Même lorsque la partition d'altitude est invoquée, elle reste subordonnée à la coupure par les fleuves. Ainsi le Petit guide de l'étranger à Lyon de 1865 mentionne t-il que la zone située entre les deux fleuves est répartie entre la colline et la plaine du delta, de même que certains guides subdivisent la rive droite entre les quartiers de bord de Saône et les coteaux de Fourvière. Ce primat de l'horizontal trouve il est vrai des justifications propres au propos même du guide. Comme le développement de la ville s'est fait en franchissant successivement la Saône puis le Rhône, la partition par les cours d'eau rend clair non seulement l'état actuel de la ville, mais aussi son histoire. Ainsi les fleuves fournissent-ils une intelligibilité presque totale.

A l'autre bout de l'échelle qui irait des déterminismes physiques aux déterminismes humains se place la description de la ville par "quartiers". L'individuation de ces quartiers n'est pas un procédé datable, puisqu'on le retrouve aussi bien dans le livre de l'abbé Guillon en 1807 que dans les livrets guides du Syndicat d'Initiative au début du XX^e siècle. Mais le procédé de découpage lui même n'est pas aussi parfait à tous ces moments. La partition de Lyon intra muros en huit quartiers par l'abbé Guillon ne précise pas leurs limites, la division en six quartiers de Cochard dans sa Description historique de 1817 reste bien floue. Plus on avance dans le temps, plus ces limites sont précisées, marquées par des rues ou des obstacles physiques: on a vu plus haut que les quartiers servent de plus en plus de schéma d'organisation aux guides qui y insèrent le procédé de l'itinéraire. Dans ces conditions, le découpage en quartiers doit alors couvrir toute la ville, sans angle mort, que ce soit pour l'offrir toute entière à la déambulation calibrée du voyageur de la fin du siècle ou pour lui en interdire certaines parties. Dès lors les limites du quartier deviennent précises, tracées, contigües et ne permettent plus la confusion de l'un à l'autre.

Alors aussi les espaces de ces quartiers touristiques se figent et on voit leur nom se répéter d'un guide à l'autre. Guillon pouvait encore aux débuts du XIX^e siècle diviser

la presqu'île entre "*Perrache*" "*Confort*" "*Saint Nizier*" et "*Terreaux*" alors que Cochard presque en même temps parlait de "*Bellecour*", "*Cordeliers*" et "*Terreaux*" pour désigner les mêmes espaces. A la fin du siècle, une trilogie incontournable Perrache-Bellecour-Terreaux règne sur la presqu'île: il ne s'agit plus alors de faire des livres d'auteurs où l'on choisit ses noms et ses quartiers, où l'on se réfère à l'histoire des pennons ou des paroisses, mais de faire des ouvrages rapides et précis où les trajets du visiteur ne doivent plus comporter de doute, ce père de toutes les errances et pertes de temps. Ces précisions supplémentaires dans le découpage doivent quelque chose aux modifications subies par la presqu'île au XIX^e siècle. Les travaux successifs de réaménagement ont modifié les tracés des voies et les répartitions socio-professionnelles qui structurent le plus souvent le découpage des quartiers, et incitent peut-être les auteurs à réfléchir sur les limites qu'ils proposent.

Les critères du découpage restent donc longtemps hermétiques. Les quartiers que définissent les guides du début du siècle sont aussi incertains sur les critères de leur délimitation que sur leurs limites ou leur nom. Si on croit y reconnaître des éléments hétéroclites provenant de découpages institutionnels (paroisses, commissariats de police), on ne peut l'affirmer devant le mutisme des auteurs. Vu les variations qu'on constate entre les guides, il ne semble pas qu'on puisse invoquer un respect du "sens commun" des découpages de la ville, mais plutôt une délimitation arbitraire qui n'a souvent de sens que pour et par le guide touristique. En ce début de siècle, la différence entre La Guillotière et Les Brotteaux est la seule à être justifiée en termes clairs et imputée explicitement à la différence des activités (roulage d'un côté, guinguettes et jeux de l'autre). C'est encore Chambet qui le premier explicite sa partition dans son guide de 1839. Même si sa grille ne porte pas sur toute la ville, il cerne trois quartiers pour leurs "*occupations particulières*". Selon un schéma classique à Lyon ⁽⁸⁾, il décrit les trois

⁸ On le retrouve en 1833 dans Lyon vu de Fourvières, qui est une publication clé de la littérature lyonnaise du XIX^e siècle.

quartiers du commerce, de la noblesse et des hommes de loi à Saint-Jean, et ajoute à ce tryptique une division plus fine par voies publiques avec les toiliers ou les drapiers de telle et telle rue. Ainsi voisinent une répartition par rues, selon un modèle médiéval et corporatif, et une répartition par espaces et groupes sociaux selon un modèle urbain plus contemporain.

Ces trois quartiers dont l'existence est déterminée par des considérations sociales se retrouvent tout au long du siècle. D'autres vont s'y ajouter. La Guillotière et Les Brotteaux, désormais définis (à partir des années 1830) comme l'un bourgeois et l'autre populaire; la Croix-Rousse des tisseurs; le Perrache industriel; Vaise "*industrielle et commerçante*"; Serin le "*Bercy de Lyon*", etc. Lentement, le voyageur découvre la ville économique et sociale. Malgré la standardisation de cette découverte, sensible à travers le retour régulier des adjectifs accolés à ces noms qui reviennent périodiquement, une petite place est laissée pour l'ajustement aux réalités observées sur le terrain. Ainsi nos guides enregistrent-ils les changements du quartier Saint-Jean qui devient un quartier de petits rentiers et de religieux lorsque le barreau l'abandonne pour des murs plus confortables. Les Brotteaux quant à eux reçoivent de plus en plus le qualificatif de "*Chaussée d'Antin*", au fur et à mesure que les riches négociants et industriels y émigrent. Les aspects d'un événementiel mouvementé ne sont pas non plus oubliés. L'émeute du 30 Avril 1871 à La Guillotière transforme ce quartier en un repaire de classes dangereuses pour le Guide universel de l'étranger à Lyon... de 1872 et en un "*Belleville*" ⁽⁹⁾ lyonnais pour le Guide complet de l'étranger à Lyon de 1874. C'est donc bien d'une vie sociale au sens large que s'inspirent nos auteurs pour découper la ville en entités structurellement ou conjoncturellement homogènes, sans vouloir à tout prix coller aux répartitions sociologiques ou administratives. Ce respect reste cependant bien souvent celui du stéréotype, et les ajustements eux-mêmes sont

⁹ Belleville, Faubourg Saint Honoré mais aussi Chaussée d'Antin, Faubourg Saint Germain, Bois de Boulogne, rue de Rivoli, Bercy.... On remarque que l'étalon est largement parisien.

lents. Les velléités de découverte du tissu social sont bornées il est vrai par les contraintes du genre, qu'il s'agisse du coût des rééditions ou de la finalité ultime de l'ouvrage.

Ces divisions basées sur l'appartenance professionnelle, l'activité industrielle du quartier ou le statut social de ses habitants se recourent avec les découpages physiques. Il ne saurait être question de s'étonner de cette évidence: les obstacles physiques tels que fleuves, cours d'eau, pentes accentuées, voies de chemin de fer et fortifications sont les supports habituels de la délimitation de "quartiers" au sein d'une ville, y compris par ses habitants. Pas plus que les autres, les auteurs de nos guides ne sauraient échapper à ces règles de la perception commune, et même moins que les autres, puisqu'ils sont à la recherche de découpages cohérents qui leur permettent d'assurer leur emprise et celle de leurs lecteurs sur la ville. Cette emprise passe par l'imposition d'un découpage qui survive à l'observation du voyageur. La partition sociale de l'espace, tout en satisfaisant aux exigences minimales de la véracité, aboutit ainsi à l'individualisation de quartiers qui sont finalement aussi figés et aussi monolithiques que ceux qui sont basés sur la configuration géographique, et leur convergence est finalement sans surprise. Le guide peut-il d'ailleurs se permettre pour accéder au succès une reconnaissance des diversités urbaines qui dépasserait une sociologie des essences, dans laquelle le stéréotype annihile la retranscription des nuances? C'est, semble-t-il, la règle de ce type d'ouvrages, placé sous le double signe de l'ethnocentrisme lettré et de la simplification didactique (Territoires, 1985).

Il faudrait mieux connaître d'autres guides dans d'autres villes pour l'affirmer, mais ce souci croissant de préciser l'environnement social de chacun des quartiers constitués procède aussi d'une certaine ségrégation du tourisme. Le touriste aisé est systématiquement éloigné des quartiers occupés par les groupes populaires. Ainsi lui est-il déconseillé d'aller à Vaise ou à La Guillotière, aussi bien dans l'intérêt de leur

voyage (aucun objet digne d'intérêt dans ces quartiers ⁽¹⁰⁾) que dans leur intérêt personnel. La description de La Guillotière par le Guide universel de l'étranger à Lyon... de 1872 a bien de quoi faire trembler l'étranger, menacé d'être pris en chasse par les repris de justice, les bohèmes et des ouvriers "*toujours prêts au désordre*" si jamais il traverse le Rhône. Le guide ne se contente pas d'indiquer ce qui est visitable en termes d'art, d'esthétique ou de curiosité, il déconseille ou incite à fréquenter des environnements sociaux et spatiaux en fonction de leur adéquation au statut du visiteur. Cette démarche se retrouve aussi bien pour les quartiers que pour les établissements que le voyageur est amené à fréquenter: lui sont recommandés les cafés, les restaurants, les cercles et les lieux de distraction bien fréquentés. L'attrait pour les lieux d'"encanaillement", si présent dans les guides de Paris, n'est que peu développé dans les guides de Lyon du début du XIX^e siècle, et totalement absent par la suite. "*Le voyageur*" auquel s'adressent les guides de Lyon est avant tout un homme aisé et posé qu'il convient de diriger pour que dans toutes les dimensions de sa visite il retrouve un reflet rassurant de son monde. Le temps n'est pas encore au dépaysement, et le code de perception soumis aux règles de l'exotisme qui fait aujourd'hui référence n'est alors qu'un fait littéraire et romanesque. Le touriste du XIX^e siècle à Lyon n'est pas un observateur social, pas plus qu'il n'est un ethnologue amateur ou un passionné des milieux interlopes.

LES MODES D'APPRÉHENSION DE L'ESPACE

Cet espace qui est le sujet et l'objet de la relation entre guide et voyageur est perçu par ce dernier selon des modèles particuliers. Pour atteindre à la connivence et

¹⁰ La description de plus en plus centrée sur les monuments et les oeuvres d'art favorise cette ignorance. Les guides de la première moitié du siècle, dans leur profusion confuse, citaient de nombreux établissements industriels ou utilitaires situés dans ces quartiers oubliés par la suite.

plus simplement à la communication, les guides se glissent donc dans des systèmes d'appréhension ou d'utilisation de l'espace dont l'origine et la portée dépassent le seul genre du guide. Dans notre période, on voit ainsi se succéder deux codes majeurs de lecture et d'écriture de l'espace. Le premier est basé sur cette notion de "pittoresque" née au XVIII^e, qui privilégie une relation sentimentale à l'espace; le deuxième utilise plus sèchement l'espace à des fins précises comme un support, une trame, un outil.

Le code pittoresque

L'adjectif le plus répandu dans nos guides est sans doute celui de "*pittoresque*". Le libraire Chambet et le Syndicat d'Initiative l'utilisent dans leurs titres à 70 ans d'écart, montrant ainsi sa longévité. Il est surtout présent dans les textes où il vient qualifier des sites, des monuments, des scènes de la vie urbaine ou des panoramas. Mais au delà de l'emploi général du mot (¹¹), c'est l'utilisation d'un véritable code du pittoresque qui nous intéresse ici. Car c'est bien un code de lecture de l'espace qu'ont élaboré les Anglais William Gilpin, R.Payne-Knight et Lord Uvedale-Price qui le mettent en formules à la fin du XVIII^e siècle (ROSS 1987) . Ce code, issu de la peinture (celle de Claude Lorrain, de Salvator Rosa, de Poussin, de Rubens), se répercute en échos sur l'architecture paysagiste et la littérature et met en place une manière de percevoir l'environnement. Au paysagiste comme au peintre ou à l'auteur de fiction, le pittoresque fournit un ensemble de références, de procédés et de clichés qui lui permettent de communiquer rapidement des émotions à celui qui les regarde ou les écoute, selon un code d'écriture basé sur la sélection et la mise en scène du détail parlant, impressionnant, le tout dans le respect du "bon goût".

On ne saurait mieux commencer notre propos qu'en soulignant que William Gilpin fut aussi l'auteur réputé de guides de voyages où il a mis en application ses théories

¹¹ Lequel, s'il a été employé dès 1726 par Charles Coynel, peintre du roi, comme définissant "un choix piquant et singulier des effets de la nature", fut enregistré par l'Académie en 1732 comme qualifiant tout ce qui pourrait donner lieu à un beau tableau (LINHARDT, 1982).

pittoresques, aussi bien dans la description textuelle des paysages que dans leur dessin. Dans la première partie du siècle, la plupart de nos guides réutilisent le code et les clichés du pittoresque, à commencer par le premier d'entre eux, celui de l'abbé Guillon qui s'attarde souvent sur les paysages et les décrit en tant que "*tableaux*" en insistant sur leur animation, sur leur richesse de détail et tous autres traits qui sont ceux du bon "pittoresque". Son évocation du "*Lyon tel qu'il était*" rejoint d'ailleurs dans son ensemble un des principaux clichés du code, celui de la rêverie devant les ruines, de l'évocation du passé et de la réflexion sur la décadence. Tous les auteurs de guide se plient à ces règles. Mazade d'Avèze, qui se promène "*Gessner, Young ou Sterne à la main*" pour retrouver les "*tableaux*" autrefois dressés par ces écrivains et se laisser aller à ses sentiments, réunit ainsi les démarches du voyage pittoresque et du voyage classique tel que l'a décrit Alain Corbin (CORBIN 1988). Mais c'est le Voyage pittoresque et historique à Lyon et dans les environs du comte De Fortis en 1821 qui est le plus proche du modèle. Tout d'abord dans sa présentation, puisqu'il est accompagné d'un recueil de gravures afin de "*combiner les arts de l'écrivain et du peintre*", mais surtout dans le texte où De Fortis se rattache explicitement aux thèmes du pittoresque. Cela est clair dès la préface dans laquelle il développe un parallèle entre peinture et littérature qui dit en substance que la description littéraire est bien faible à côté de la puissance émotionnelle des tableaux de Poussin ou Lorrain (qui sont justement les références du pittoresque). Ce dialogue avec la peinture se poursuit tout au long de l'ouvrage. On le retrouve sous une forme narrative, avec la discussion de deux peintres en paysages qui discutent de leur art au confluent du Rhône et de la Saône, et plus souvent dans la description des paysages, menée en termes picturaux avec une abondance de commentaires sur les oppositions de lignes et de lumière, sur la succession des plans, sur l'animation et la variété des "*tableaux*". On retrouve là encore toutes les bases du code pittoresque. Citons aussi pour mémoire ses rêveries sur les ruines des aqueducs, ses reconstitutions des scènes du passé ou l'importance qu'il

accorde aux jardins et à leur décoration ⁽¹²⁾. Sans atteindre à cet accomplissement quasi-professionnel, les autres ouvrages de la première moitié du siècle adhèrent aux grandes lignes du code pittoresque. Les scènes du passé et de la vie des grands hommes y occupent par exemple une place importante, et ce sont ces mêmes procédés qu'employait Gilpin dans ses récits de voyage. La description des lieux y est minutieuse: cet amour du trait, du détail, est partagé par les maîtres du pittoresque.

Terminons cette revue avec une rapide évocation de la course aux "points de vue" des débuts du XIX^e siècle, mise en évidence par Alain Corbin (CORBIN 1998). Si Lyon ne fait pas partie de sa rapide évocation d'un "réseau" de points de vue, ce n'est certes pas la faute des auteurs de guides sur Lyon. Ceux-ci multiplient au contraire les lieux de contemplation, tous plus "*pittoresques*" et "*splendides*" les uns que les autres. La vue sur et à partir du confluent, celle des quais de la rive droite du Rhône sur la plaine du Dauphiné et les Alpes, celle de la rive gauche sur les coteaux de la rive droite de la Saône, celle du quai des Célestins sur les collines, celles de Fourvière, de Sainte-Foy, de la tour Pitrat ou des coteaux de la Croix-Rousse sur la ville et ses alentours sont quelques uns des panoramas qui appellent le touriste. La moindre échappée, la moindre perspective, le moindre promontoire sont impitoyablement cités. Pour chacun d'eux on retrouve une même attention soutenue, une même description attentive du paysage: si De Fortis consacre huit pages à la description du panorama depuis Fourvière, il en dédie autant à celui de Sainte-Foy et s'attarde sur tous les détails piquants qu'ils révèlent. Jusqu'aux années 1860, c'est ce code émotionnel du pittoresque qui régit dans le guide la perception et le rendu des paysages humains et physiques de la ville.

L'espace instrumental

¹² Le thème du premier ouvrage de Gilpin en 1748: la décoration des jardins de Lord Cobham.

Ces années marquent en effet la fin de l'âge pittoresque des guides touristiques. Ce qui ne signifie pas, loin de là, que toutes ses manifestations disparaissent. C'est le code de lecture de l'espace qui est progressivement évacué, pas le mot ni certains des procédés que le code a introduit. On assiste pas exemple à la raréfaction puis la disparition de l'anecdote comme procédé descriptif. Cette connivence avec le passé qu'introduisait l'anecdote, le récit, la reconstitution historique, était une des assises principales du code pittoresque écrit. On constate pareillement l'assèchement des descriptions, la dépersonnalisation des textes. Dans un guide au volume réduit, le pittoresque n'a de toute évidence plus sa place, et plus simplement plus de place. Les formes descriptives qu'il a créées sont en conséquence profondément modifiées. La référence aux ruines et aux siècles passés se réduit à une date, la contemplation des panoramas se concentre sur quelques points. Comme pour symboliser ce changement, le nombre des points de vue se réduit de plus en plus à deux. Un panorama intérieur à la ville, celui qu'on découvre depuis le quai des Célestins et surtout celui de Fourvière ouvert sur la campagne sont les points de vue désormais offerts par les guides. Celui de Fourvière fait d'ailleurs l'objet d'une double mise en scène, dans le guide et sur le terrain, qui nous servira d'indice dans notre questionnement sur la perception de l'espace. Le panorama, contemplé depuis le début du siècle à partir de la terrasse qui jouxte la chapelle de Notre Dame de Fourvière, peut de 1831 à 1858 être contemplé du haut de l'observatoire de Fourvière, édifice construit à côté de ladite chapelle par des entrepreneurs privés, puis à partir de la tour métallique de Fourvière et de l'observatoire panoramique de la basilique de Fourvière dès 1894. Tous ces lieux sont équipés de lunettes, et l'observatoire de la basilique est doté d'une table d'orientation très complète qui marque les directions des grandes villes de France et du monde. Les guides se font l'écho de ces équipements qui font autant que le prestige du sanctuaire marial pour propulser Fourvière au rang de panorama "*qu'on ne saurait manquer si l'on veut pouvoir dire qu'on a vu Lyon*", comme se plaisent désormais à le dire tous nos guides. Fourvière

devient ainsi le lieu d'où l'on voit la ville. Les guides participent activement à cette mise en scène de la découverte. Tous les guides de la deuxième moitié du siècle précisent qu'il est nécessaire de monter là-haut pour voir et comprendre la ville, que ce soit pour saisir sa topographie, son histoire ou son caractère. La découverte de Lyon depuis sa sainte colline est devenue une condition sine qua non de la réussite du voyage. Mieux même, cette contemplation s'affirme comme une propédeutique à la ville. A peine le voyageur est-il descendu de son train que son cicérone de papier l'entraîne sur la colline pour l'épreuve initiatique (Devert en 1860, les Joanne à partir de 1882, le Baedeker de 1885). Ce n'est donc pas seulement une vérité religieuse qui est révélée à Fourvière ⁽¹³⁾, mais la vérité de la ville. Le panorama est désormais un outil didactique ⁽¹⁴⁾, fer de lance de la stratégie du guide, et plus seulement un lieu où le coeur et l'oeil s'émerveillent et s'abandonnent à des impressions déclenchées selon les canons du pittoresque.

Le statut de l'espace dans le guide, qu'il soit celui décrit du panorama, celui mis à plat de l'itinéraire ou celui mis en carte des plans, a désormais changé. Dans le cadre du code pittoresque il était le lieu de la communication, de la connivence entre le lecteur et l'auteur, un prétexte et un support aux émotions doté d'une profondeur affective et historique. A partir des années 1860, il devient un espace opératoire, servant à se repérer dans une ville, à aller d'un monument à un autre, à comprendre des vérités supérieures. Là même où il semble avoir gagné en épaisseur sociale, avec l'attention nouvelle portée à la délimitation de quartiers "sociaux", la touche de vécu sert principalement pour éviter à notre voyageur des fourvoiements dans des mondes qui ne seraient pas les siens. L'espace des guides est bel et bien devenu un espace utilitaire, découpé pour être maîtrisé, dans le cadre d'une stratégie qui ne vise plus à faire naître la satisfaction des sens en décrivant, mais à donner des indications "objectives" en

¹³ Même si les deux peuvent se rejoindre: la description physique et morale de Lyon vu de Fourvière peut fournir l'occasion de mettre en évidence la nature profondément religieuse de cette ville que le voyageur découvre à l'ombre de la statue de la Vierge érigée en 1852.

¹⁴ Renforcé par la présence de photos de Lyon vu de Fourvière, parfois la seule illustration présente.

guidant. En ce sens, il témoigne d'une mutation qui touche la dimension spatiale au cours du XIX^e siècle, et qui se caractérise par un "désenchantement" accentué, sensible aussi bien dans les nouvelles attitudes vis-à-vis de l'aménagement urbain que dans les réflexions sur le découpage administratif. Cela ne signifie pas pour autant qu'il ne demeure pas des fétichisations de l'espace qui en font un élément intangible sur lequel l'action humaine n'aurait pas prise, et les difficultés des sciences humaines naissantes à éviter le rabattement du social sur le spatial en témoignent alors comme aujourd'hui, ni que des pratiques basées sur le jeu spatial n'aient pas existé avant. Néanmoins, l'espace se fait de plus en plus instrument, outil, porteur de sens plutôt que sens, en un mot territoire, et le guide touristique est un des moyens par lesquels on peut percevoir ce glissement conceptuel et tenter d'apporter des éléments à une histoire de l'espace qui s'attache à ce "fait social total" d'une rare qualité qu'est l'espace.

ECHANTILLON BIBLIOGRAPHIQUE

ROSS (Alexander M.) : The imprint of the picturesque on 19th century British fiction, Waterloo, Wilfried Laurier University Press, 1986.

LINDHARD (Annelise): "Pittoresco= Picturesque", Noter og Kommentater fra Romansk Institut, novembre 1982.

CHABAUD (S.) et MONZANI (P.): Les guides de Paris aux 17^e et 18^e siècles, images de la ville, mémoire de maîtrise, Université de Paris 1, 1979.

CORBIN (Alain) : Le territoire du vide, Paris, Aubier-Montaigne, 1988

LABROT (Gérard): L'image de Rome, une arme pour la Contre Réforme, 1534-1677, Seyssel, Champvallon, 1987

LEPETIT (Bernard): Les villes dans la France moderne (1740-1840), Paris, Albin Michel, 1988.

SAUNIER (Pierre-Yves): Lyon au XIX^e siècle: les espaces d'une cité, thèse de doctorat en histoire, Université Lumière-Lyon II, 1992

Territoires, "Récits de voyage et perception du territoire: la Provence (XVIII^e siècle-XX^e siècle)", n°2, 1985.

